Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 60 (2010)

Heft: 3-4: De la théologie mystique à la mystique

Artikel: La double idéalité de l'être selon Leibniz : une étude critique du Leibniz de Daniel Schulthess

Autor: Dumoncel, Jean-Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381821

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 142 (2010), P. 321-329

LA DOUBLE IDÉALITÉ DE L'ÊTRE SELON LEIBNIZ

Une étude critique du *Leibniz* de Daniel Schulthess [1]

JEAN-CLAUDE DUMONCEL

Résumé

L'ambiguïté de «l'idéalisme» est notoire, entre l'idéalisme platonicien (réalisme des Idées) et l'idéalisme post-cartésien (phénoménisme). Schulthess établit qu'en faisant jouer un concept de phénomène dans le monde des essences comme dans celui des existences, Leibniz a surmonté l'ambiguïté. Cet exploit du Système *a ses retombées en élucidations conceptuelles.*

Schulthess travaille ici sur les traces de son maître Fernand Brunner dans ses *Études sur la signification historique de la philosophie de Leibniz* publiées en 1951. Le problème traité peut se poser en termes topologiques : *passer par toutes les propositions leibniziennes sur le phénomène en marquant leur place exacte dans le* Système. Avec la tâche de déceler «la 'différence leibnizienne'» (p. 270). Dans le florilège à composer préalablement des propositions en question [2], un paragraphe occupe (p. 189) une position de clef de voûte :

> [0] Il y a une différence entre la relation de la ligne avec les points, et du corps avec les substances. En effet, dans les lignes intelligibles, il n'y a aucune division déterminée, mais des possibles indéfinis ; dans les choses, en revanche, des divisions en acte sont faites, et une résolution de la matière en formes est instituée. Ce que les points sont dans une résolution imaginaire, les âmes le sont dans une résolution vraie. La ligne n'est pas un agrégat de points, parce que dans la ligne il n'y a pas de parties en acte. Mais la matière est un agrégat de substances, parce que dans la matière il y a des parties en acte.

Pour pouvoir penser une telle thèse, Schulthess a su atteindre le bon point de vue, c'est-à-dire la *summa divisio* de l'Être selon Leibniz, qui passe entre l'*ens essentiae* et *l'ens existentiae* (p. 49). À partir de là il devient possible de condenser toute la question en déterminant exactement l'envergure de ce

[1] D. SCHULTHESS, *Leibniz et l'invention des phénomènes*, Présentation de Laurent Jaffro (Philosophie d'aujourd'hui), Paris, P. U. F., 2009, 296 p. Sauf indication contraire toutes les références de la présente étude sont à cet ouvrage, par le numéro de la page (en chiffres arabes) ou du chapitre (en chiffres romains) mis entre parenthèses.

[2] Citations de Leibniz traduites, le cas échéant, par DS, modifiées parfois par J.-C. D.

qu'il est convenu d'appeler «l'idéalisme leibnizien» : Schulthess révèle[3] que le Système de Leibniz est un *double idéalisme* (objectif) où il y a *et* une *idéalité des Idées* (ce qui est quasiment un pléonasme) *et* une *idéalité du Sensible*. Autrement dit, l'idéalisme leibnizien se déploie sur toute l'extension de l'Être (*Sein*) qu'il exfolie alors selon l'opposition entre le *Sosein* (être ainsi) et le *Dasein* (être là, exister) pour les peupler respectivement par les *Essentiaux* et les *Existentiaux*. Chacun avec son labyrinthe (LEIBNIZ, *Essais de Théodicée*, préface) :

> [1] Il y a deux labyrinthes fameux où notre raison s'égare bien souvent : l'un regarde la grande question *du libre et du nécessaire*, surtout dans la production et dans l'origine du mal ; l'autre consiste dans la discussion de la *continuité* et des *indivisibles* qui en paraissent les éléments, et où doit entrer la considération de l'*infini*.[4]

Dans le paragraphe [0] on aura remarqué que les deux idéalismes se croisent en un *chiasme* : dans les Essences, la possibilité de diviser la ligne de manière quelconque est ce qui rend sa résolution en points «imaginaire» ; dans les Existences, au contraire, la possibilité de résoudre la matière en monades monopolisant la réalité nouménale cantonne la matière au statut phénoménal. Quant au distinguo de Schulthess (p. 270) entre «la relation avec les perceptions des esprits» et «la relation avec un fondement», il faut préciser qu'il met en jeu trois termes hétérogènes : si *A* dépend des perceptions d'un esprit subjectif *B*, *A* doit trouver son fondement objectif dans une troisième entité *C* (non seulement distincte de *B* mais indépendante de *B*).

Historiquement parlant, Leibniz est ainsi parvenu «dans le même souffle» (p. 271) à *s'approprier l'idéalisme platonicien* et à *fonder l'idéalisme allemand* qui, en passant par Kant et Maïmon, par Fichte, Hegel et Schelling, est allé de l'Optimisme leibnizien au Pessimisme schopenhauerien, sans parler de ce surgeon qu'est l'*idéalisme autrichien* fondé par Husserl dans l'*intentionale Inexistenz* de Brentano.

Le terme *phénomène* s'étend aussi à la double idéalité. Naturellement, il s'applique d'abord (p. 51) aux apparences du monde des Existences :

> [2a] Le suppôt est ou bien Substance singulière qui est un existant complet, un par soi, comme Dieu, quelque Esprit, moi, ou bien un phénomène réel comme quelque corps, le monde, l'Arc-en-ciel, un tas de bois.

Mais il s'applique en outre (p. 57) dans le monde des Essences, pour y circonscrire les «choses idéales» (p. 58) :

[3] C'est du moins la grande leçon objective de son livre à nos yeux, malgré ses réserves sur le mot «idéalisme» (p. 268-269) bien compréhensibles dans une conjoncture où on assiste à l'offensive d'un anti-réalisme comme celui de M. Dummett et surtout à ce que G. E. M. Anscombe a diagnostiqué comme «idéalisme linguistique». Notre option sur ce que Schulthess relativise à juste titre comme «étiquette» (p. 271) permet entre autres d'entériner sa critique d'Adams (p. 269-272) au sujet du phénoménisme.

[4] LEIBNIZ, *Essais de Théodicée*, préface.

[2b] De même les choses mathématiques, comme l'espace, le temps, la sphère, l'heure, sont seulement des phénomènes.

D'où deux implantations de l'idéal dans l'Être :

Dans le *Sosein* ou «pays des possibles», c'est octroyé dès le possible : *Ens seu possibile* (p. 50). Plus précisément (p. 189) :

[3] L'Espace et le Temps pris ensemble... cadrent non seulement à ce qui est actuellement, mais encore à ce qui pourrait être mis à la place, comme les nombres sont indifférents à tout ce qui peut être *res numerata*. Et cet enveloppement du possible avec l'Existant fait une continuité uniforme et indifférente à toute division.

Dans le *Dasein*, il y a restriction (p. 66-67) :

[4] L'*ens* imaginaire, c'est ce qui est perçu selon un mode de perception à l'instar de l'*ens* réel, comme l'arc-en-ciel, le parhélie, le Songe, mais qui selon d'autres modes n'est pas perçu.

À première vue Leibniz confond ici les cas : nous pouvons photographier un arc-en-ciel, pas nos rêves. Le chaînon manquant est en [2a] le *cas du tas* :

[5] En regardant un mélange de fines poudres jaunes et bleues, nous percevons une couleur verte ; cependant nous ne sentons pas autre chose que du jaune et du bleu très finement mélangés, bien que nous ne le remarquions pas et que nous nous figurions plutôt quelque être nouveau.

Il y a là (p. 225) un paradigme des *effets de foule* qui jouent un rôle clef dans la *Monadologie* (p. 140). Les monades sont des substances spirituelles. Mais la foule des monades fait notre monde matériel. Avec une foule de rêveurs autistes, Leibniz obtient l'entr'expression universelle d'un univers de miroirs. Avec des monades sans portes ni fenêtres, une réciprocité de points de vues.

Se pose alors le problème du rapport entre cet idéalisme leibnizien et ceux de Platon ou de Kant, qui ont en commun d'être des *métaphysiques de l'exil ontologique*. Dans la Caverne de Platon nous sommes exilés du Lieu intelligible. Parmi les phénomènes de Kant, nous sommes exilés du monde nouménal[5]. Par opposition à ces ontologies dépressives passées ou à venir, Leibniz forge le concept de *phénomènes bien fondés* (p. 186, 244, 246, 267).

La *fondation des phénomènes* se produit (p. 138) sur les deux plans superposés de l'Être : les Essences et les Existences :

[6] Il y a donc une infinité de substances simples ou de créatures en n'importe quelle partie de matière ; et la matière se compose à partir d'elles, non comme de parties, mais comme de principes constitutifs ou de requisits immédiats ; tout à fait comme les points entrent dans l'essence du continu, quoique pas à la manière de parties ; en fait il n'est de parties, que de ce qui est homogène au tout, mais la substance n'est pas partie de la matière ou du corps ; pas plus que le point ne l'est de la ligne.

[5] Selon Schulthess (p. 275) il y a chez Kant «récupération d'un thème leibnizien» qui «devient chez Kant une sorte de caricature».

Il y a donc dans l'Être deux sortes hétérogènes de «tas» ou d'agrégats, et de même deux sortes de «fondements». Une ligne est un agrégat de lignes, mais la réalité de l'étendue est fondée sur celle des points inétendus. De même la matière est un agrégat de matériaux, mais la réalité de la matière est fondée sur celle de substances inétendues[6]. En établissant que la métaphysique de Leibniz déploie ainsi une double méréologie, des essences et des existences, Schulthess conduit le commentaire jusqu'à un point où il permet des distinctions conceptuelles insoupçonnées.

Sur cet arrière-plan ontologique se pose un problème épistémologique à la mesure de la Caverne platonicienne. Calderon, en poète, écrit *La vie est un songe*. Leibniz, en philosophe, convertit cette affirmation en interrogation : «Qvi est ce qvi empeche qve le cours de nostre vie ne soit un grand songe bien ordonné ?» (p. 101). Afin d'affronter cette question il faut sans doute rappeler la double division leibnizienne des relations. Leibniz (A VI i 277-8, 1697) distingue d'abord entre les relations de *comparaison* (comme la ressemblance et la différence) et les relations de *conjonction* qui sont soit *simples* (comme la contiguité ou le rapport tout/partie), soit des relations de *connexion* (comme celle de cause à effet). C'est ce qui permet de s'orienter parmi les principaux passages sur la question (p. 96, 86, 99) :

> [7] La chose est un phénomène congruent. Le phantasme est un phénomène dénué de congruence.

> [8] Certainement ces choses qui apparaissent dans les rêves, nous les disons fausses ou apparentes, pas tellement parce que leur cause est en nous et qu'il ne se trouve pas que quelque chose d'externe leur corresponde (cela en effet je dirai dans une autre occasion que ce n'est en rien un obstacle), mais plutôt parce que ces choses que nous rêvons, elles ne sont congruentes ni avec les autres phénomènes qui sont congruents entre eux, ni entre elles.

> [9] Le vray Criterion en matière des objets des sens est la liaison des phénomènes, c'est-à-dire la connexion de ce qui se passe en différents lieux et temps, et dans l'expérience de différents hommes, qui sont eux-mêmes les uns aux autres des phénomènes très importants sur cet article.

Ici les distinctions du vocabulaire se recoupent. La *causalité* d'origine externe en [7] étant exclue par la thèse des monades sans portes ni fenêtres, la causalité comme *connexion* se trouve ramenée à la *liaison* régulière des phénomènes en [8]. Quant à la *congruence* en [6], elle est double. La congruence comme *ressemblance* avec les autres *phénomènes* est identifiée à la *connexion* de ce qui se passe en différents lieux et temps et dans l'expérience de différents hommes (en une objectivité réduite à une intersubjectivité). La congruence entre les phénomènes d'une même expérience tient dans la conformité de ce qui se passe avec ce qui s'est passé.

[6] Schulthess montre p. 139-140 comment la prétendue Seconde Antinomie de Kant provient d'une confusion entre le rapport tout/partie et le rapport composé/simple.

Cependant cette épistémologie pour le Poète n'est en somme qu'une propédeutique à une ontologie capable de sortir des deux labyrinthes.

Le labyrinthe du continu est labyrinthique dans la version de Fromondus qui l'a défini comme *Labyrinthus de compositione continui* (*Théodicée* § 24). On en sort par le distinguo entre l'idéal et l'actuel, car «c'est la confusion de l'idéal et de l'actuel qui a tout embrouillé et fait le labyrinthe de *compositione continui*» (GP IV 491) : «Dans le partage leibnizien, il y a d'un côté les réalités, où les touts sont postérieurs aux parties (le discret), et de l'autre l'idéal, où le tout est antérieur aux parties (le continu)» (p. 188).

Un article de métaphysique peut résoudre des problèmes aussi hétérogènes que l'élucidation de l'eucharistie et les principes de la dynamique (VIII). C'est ce qui fait l'enjeu de l'opposition leibnizienne à la réduction cartésienne de la matière à l'étendue. Si le pain et le vin, le corps et le sang, ne sont indifféremment que des modes de la *res extensa*, alors la transsubstantiation eucharistique devient impensable, en particulier dans la conservation des apparences du pain et du vin. De même, si la matière se réduit à l'étendue, alors on est acculé comme Descartes à poser une conservation de la masse comme «quantité de matière» multipliée par la vitesse dans cette étendue. Au contraire, Leibniz peut tabler (p. 170) sur une dualité substantielle :

> [10] Cette résistance ou masse, et cette tendance à agir ou cette force motrice, se distinguent de la matière ou de la première puissance de pâtir ou de résister, et de la forme substantielle ou puissance première d'agir que d'autres appellent l'acte premier.

Ajoutons qu'en fondant la dynamique sur le concept capital d'*Action* mécanique (avec ses deux expressions d'impulsion mv multipliée par l'espace e et d'énergie E multipliée par le temps t), Leibniz a construit le premier concept[7] de *spatiotemporalité*, lui permettant de *déduire* l'espace et le temps *comme phénomènes*.

Toutefois la Physique même la plus savante est encore sur le seuil de la métaphysique. À ce niveau Schulthess a compris que la Monadologie est subordonnée à l'Optimisme comme clef ultime faisant jouer la «mathématique divine». Il en va de même pour la généalogie des phénomènes (p. 175-181), puisqu'elle se déploie doublement, dans les Essences et les Existences. La métaphysique s'oriente ici sur une analogie objective[8] entre la mathématique des sections coniques et la logique présidant à l'individuation, quand Leibniz évoque «la notion individuelle d'Adam», c'est-à-dire

[7] *Cf.* notre étude «Tenseur et Couleur. Racine de l'espace-temps et mode spatio-temporel de penser» *in* : G. DURAND, M. WEBER (éds.), *Les principes de la connaissance naturelle d'A. N. Whitehead*, Francfort s. M., Ontos Verlag, 2007, dans notre section sur la dynamique de Leibniz.

[8] Plutôt que la version subjective de Schulthess, obtenue «en multipliant les cônes dont le sommet coïncide avec le point de vue et en inscrivant leurs intersections avec l'objet à représenter» (p. 184).

[11] Une parfaite représentation d'un tel Adam qui a de telles conditions individuelles et qui est distingué par là d'une infinité d'autres personnes possibles fort semblables, mais pourtant différentes de lui (comme toute ellipse diffère du cercle, quelque approchante qu'elle soit)[9].

Ce qui fait l'importance de cette analogie est qu'elle place mathématiquement le rôle du Principe d'Identité des Indiscernables (*CΠφEφxφyIxy*) dans le perspectivisme (p. 183):

[12] Lorsqu'on dit que chaque Monade, Âme, Esprit a receu une loy particulière, il faut ajouter qu'elle n'est qu'une variation de la loy générale qui règle l'univers; et que c'est comme une même ville paroit différente selon les points de veue dont on la regarde.

Alors la multiplication des perspectives *phénoménales* devient *l'effet recherché* de la multitude *nouménale*. Les phénomènes multipliés ne sont plus seulement *bien fondés* (par les causes efficientes) mais *bienvenus* (par les causes finales). D'ailleurs en parlant non seulement de *phénomènes fondés* (p. 198) mais de phénomènes *bien* fondés, c'est peut-être ce que Leibniz veut déjà dire. La thèse des phénomènes bien fondés culmine alors (p. 106) en une anamorphose universelle dans le concept d'un *phénomène de Dieu*:

[13] La réalité des corps, de l'espace, du mouvement, du temps, semble consister en cela qu'ils sont des phénomènes de Dieu, ou l'objet de la science de vision. Entre l'apparence (*apparitio*) des corps pour nous et l'apparence pour Dieu la différence est d'une certaine façon celle entre la scénographie et l'ichnographie. Il y a en effet des scénographies différentes en fonction de la situation du spectateur, alors que l'ichnographie, ou la représentation géométrique, est unique, de sorte que Dieu voit exactement ce que sont les choses.

Dans le pedigree des idéalismes, une autre histoire commence (p. 76-77) dans le décret de Démocrite: «Convention la couleur, convention le doux, convention l'amer; en réalité le vide et les atomes». La dichotomie de Démocrite sera transformée par les modernes pour donner le distinguo entre Qualités Premières et Secondes chez Galilée puis chez Locke. C'est ce que Whitehead baptisera la *Bifurcation de la Nature* pour mieux la résorber à l'instar de Leibniz. Et on sait que c'est en étendant la subjectivité des qualités secondes aux qualités premières que la tradition empiriste est parvenue à l'idéalisme subjectif. Mais chez Berkeley la formule entière de l'idéalisme, c'est l'*Esse est percipi aut percipere*. Or si l'*esse est percipi* séparé définit bien l'idéalisme subjectif, l'*esse est percipere* donne la formule du *panpsychisme* comme idéalisme objectif. En s'élevant à la hauteur de l'*Esse – simpliciter –* l'idéalisme de Berkeley mérite par conséquent le titre d'*idéalisme ontologique*. Toute cette histoire fait qu'il faut se demander comment Leibniz a résorbé pour son compte la bifurcation de la nature en qualités premières et secondes.

[9] Au Landgrave, 12 avril 1686, *Correspondance avec Arnauld*, Vrin, p. 88.

Cette question souvent occultée se trouve complétement renouvelée par le commentaire de Schulthess. Le point de départ en est un second usage du paradigme de la couleur: «celui qui aperçoit la couleur verte d'une poudre mélangée ne la verra plus s'il arme son œil d'une loupe, mais observera un mélange de jaune et de bleu» et «avec des moyens encore plus puissants, d'autres expériences et d'autres raisonnements, il découvrira les causes elles-mêmes de ces deux couleurs»[10]. Autrement dit, un *microscope métaphysique* nous permettrait de passer des qualités secondes aux qualités premières. Métaphysique, parce que le problème est, non de *voir* les qualités premières, mais de découvrir la *raison* des qualités secondes au sein des qualités premières; c'est pourquoi, outre d'autres expériences, d'autres raisonnements sont requis.

Cette fondation des phénomènes, cependant, reste programmatique. Faute du microscope idoine, Leibniz (*Nouveaux Essais*, II viii, § 13) en balise mathématiquement et conceptuellement l'opération, dans un nouvel usage des sections coniques (p. 212-213). Supposant qu'entre qualités premières et secondes, le problème est de déceler une *ressemblance* permettant de résorber leur bifurcation, Leibniz *répartit sur le Cône des sections coniques* les deux termes d'une *nouvelle Division de la ressemblance*. Lorsque le cône est sectionné *orthogonalement*, on obtient des *cercles* qui sont seulement plus ou moins grands. La ressemblance entre eux est le paradigme de la ressemblance entière ou *in terminis*. Mais si nous sectionnons *obliquement* le cône, on obtient les autres sections canoniques (ellipse, parabole et hyperbole). La ressemblance qu'elles conservent, scellée dans l'équation des courbes en question, est dite par Leibniz «ressemblance expressive». *Sit venia verbo*, Schulthess équilibre utilement le vocabulaire en l'appelant ressemblance *in relationibus terminorum* («dans les relations des termes»).

Qui plus est encore, dans cette géométrisation de la Mimésis, le modèle de la couleur va illustrer une décision philosophique permettant de déterminer méthodiquement par surcroît *la place de l'intentionalité*[11] d'après une *division* de celle ci. Ici le criterium sera le Principe de Substitution des Identiques (*CIxyΠφEφxφy*) dit aussi «Loi de Leibniz» (où on aura reconnu la réciproque du principe d'identité des indiscernables). Ce Principe va se charger lui-même de distinguer (p. 231-233) entre deux cas principaux d'attitude psychologique rassemblés par Leibniz quand il parle de «perception sans aperception».

Quand il s'agit de *voir*, dans le raisonnement α

(1) Je vois du vert
(2) Du vert = du jaune & du bleu
donc
(3) Je vois du jaune & du bleu

«la conséquence est bonne».

[10] *Cf.* cependant, *sed contra*, p. 236.
[11] Orthographe de Joseph Moreau et Paul Gochet.

Mais quand il s'agit de *remarquer*, c'est une autre paire de manches. Le raisonnement β de même forme

(1) Je remarque du vert
(2) Du vert = du jaune & du bleu
donc
(3) Je remarque du jaune & du bleu

est invalide. Le raisonnement α est valide par conformité du *voir* au principe d'extensionnalité dont la Loi de Leibniz est le paradigme. Le raisonnement β est invalide parce que *remarquer* constitue un contexte *intensionnel* qui met en échec le principe d'extensionnalité.

Pour la philosophie analytique standard, il s'agit seulement d'une «remarque grammaticale» intéressante à relever parmi une foule d'autres. Mais nous commençons à comprendre pourquoi Jaffro (p. 11) affirme que le livre de Schulthess est à lire doublement, d'abord (a) «*en tant qu'*ouvrage d'histoire de la philosophie» mais aussi par dessus le marché (b) «*en tant qu'*ouvrage de métaphysique de style analytique». Car nos deux cas d'intentionalité α et β illustrent exactement la manière dont c'est la différence entre les qualités premières et secondes qui engendre une *distension de l'intentionalité* entre les cas où elle est extensionnelle comme «voir» et ceux où elle bascule dans l'intensionnel comme «remarquer». Dans l'intentionalité en général se circonscrit ainsi un cas de *l'intentionalité intensionnelle*. Et, repensée parmi les sections coniques, la différence entre qualités premières et secondes répond à son tour à la *différence des ressemblances* qui passe entre la ressemblance *in terminis* et la ressemblance *in relationibus terminorum*. En conséquence, il se pourrait bien qu'entre le (a) et le (b) de Jaffro nous devions poser une équation. Dans la généalogie de la philosophie analytique, on a oublié le plus souvent un épisode capital, qui est la rencontre de B. Russell et de L. Couturat. Or cette rencontre s'est faite *sur Leibniz*. Mais il ne s'agit pas seulement d'un point de généalogie. Sous nos yeux, un des événements mathématiques les plus importants dont nous avons la chance d'être témoins est la mutation de la logique modale, en particulier dans la logique hybride[12]. Or on sait que dans le nouvel essor de la logique modale, c'est le concept leibnizien de monde possible qui a emporté la décision par son rôle dans les modèles de S. Kripke. Le commentaire de Schulthess établit que le mouvement analytique pourrait gagner, même sur les questions les plus techniques, à retrouver le lien avec la tradition de la philosophie systématique telle qu'elle est illustrée par Leibniz.

Ce livre, on l'aura compris, fait partie de ceux, si rares, où même les objections minuscules que l'on croit devoir lui adresser se révèlent n'être que des contributions locales au vaste chantier bien engagé auquel on est convié

[12] *Cf.* notre étude «La triple percée de Prior dans l'essor de la logique modale mathématisée. Une investigation historique et philosophique autour de l'opérateur @», en préparation.

grâce à lui. On n'y serait jamais parvenu sans lui. Tel est le principe qui nous a conduit dans cette étude : exposer prioritairement le système leibnizien tel qu'il ressort approfondi du commentaire minutieux de Schulthess et y intégrer les objections à la place que lui-même leur assigne.

C'est dans cette perspective que nous devons expliquer le titre de cette étude. À première vue Schulthess établit seulement chez Leibniz une double idéalité *dans* l'Être : dans le *Sosein* par l'abstraction et dans le *Dasein* par la subjectivité. Mais ce serait minimiser à tort la portée du livre que de s'en tenir là. En effet, parmi les divers sens du mot «idéalisme», il y a l'idéalisme *objectif* qui est usuellement un autre nom du *panpsychisme*. Or la monadologie de Leibniz *est* un panpsychisme. Mais le système leibnizien fait encore davantage : en assumant aussi l'idéalisme platonicien, il élève l'idéalisme objectif à l'étiage de l'Être entier, *Sosein* et *Dasein*. C'est donc bien une double idéalité objective *de* l'Être, d'avance en concurrence avec celle de Hegel, que Schulthess dévoile objectivement chez Leibniz.